

LAURENT
KLOETZER
ISSA
ELOHIM



Laurent Kloetzer

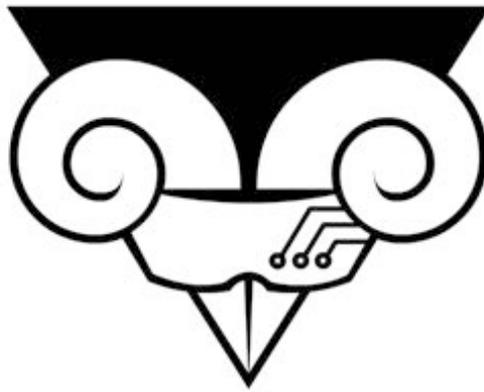
Issa Elohim



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2018, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-819-5

Parution : février 2018

Version : 1.1 — 26/03/2018

Camarade
si les jeux sont faits
au son des mascarades
on pourra toujours se marrer
Noir Désir, « *Comme elle vient* »

Pour W., S.,
et tous les leurs

1.

L'HOTEL DES MINES d'Araies était ma dernière escale avant le camp Frontex, un palace désolé datant du temps de la colonisation avec réseau satellitaire dernier cri, climatisation aléatoire et plomberie bruyante. J'ai envoyé un mot à Edward pour le rassurer et le faire rire et je me suis allongée une vingtaine de minutes sur le lit étroit ; le trajet depuis la capitale du gouvernorat dans le taxi surchauffé m'avait porté sur les nerfs, je voulais souffler un peu avant d'aller retrouver Gertrud. C'était mon tout premier reportage de ce type ; à dire vrai, j'appréhendais l'arrivée au camp.

Tout ça, l'hôtel, le voyage, avait été financé par un crowdfunding monté à l'arrachée et bouclé dans les toutes dernières secondes. Comme par miracle, juste après ça, une commande de pige était tombée de la part de la *Zürcher Zeitung* me demandant de pondre un papier sur les cadres supérieurs lancés dans des « vacances humanitaires », et un autre de la part des écoles polytechniques fédérales pour rendre compte de Sofar, un programme diplômant d'enseignement informatique s'adressant aux étudiants qualifiés bloqués dans les centres de réfugiés. Le monde entier conspirait à ce que je me rende à Araies, j'avais pris ça comme un signe. Je devais rester deux semaines, jamais je n'avais laissé les enfants aussi longtemps.

Gertrud m'attendait dans la salle de restaurant. On s'est reconnues tout de suite et fait la bise comme de vieilles copines, alors que c'était notre première rencontre dans le monde physique, mais j'étais si heureuse de tomber sur une tête connue ! Gertrud était alors directrice locale des activités de formation pour le compte d'une université suédoise ; elle m'a présenté toute son équipe, assemblage hétéroclite de contrats de recherche et de fonctionnaires détachés venus des quatre coins de l'Union Européenne.

« Le camp Frontex a généré un petit écosystème d'expatriés, nous sommes un petit village dans un petit village, fais attention à ce que tu

diras, tes moindres confidences seront répétées d'un bout à l'autre de la communauté ! »

Ça m'a fait rire. On a commandé des cocas et des infusions de gingembre. Je rêvais d'un verre de syrah, mais la municipalité de la ville tenait à faire respecter l'interdiction de l'alcool. Je me suis sentie tout de suite à l'aise dans le groupe, quasiment entièrement féminin à l'exception d'un ou deux types discrets dont je ne me souviens pas. Dans une autre vie, j'aurais pu me retrouver à bosser avec elles, laissant famille, appartement et soucis de sédentaire derrière moi, partant de mission en mission d'un bout à l'autre du monde.

On a parlé longtemps, du camp, de leurs boulots, des changements de législation des deux côtés de la Méditerranée, des passeurs, des empreintes biométriques, de la nourriture. J'ai pris des notes, des repères, quelques photos. J'emmagasinais toutes les informations que je pouvais, reliais les visages, les rôles, les fonctions officielles... À la nuit tombée, j'étais étourdie et épuisée. C'est alors que Marie-Claude a parlé d'Issa, sans y prêter beaucoup d'importance, comme on raconte une anecdote : « ... on a même eu une apparition d'extraterrestre, au camp.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Un extraterrestre. Un Elohim. Comme le gars à Rio, là, celui qu'on ne peut pas photographier. »

Jusque-là, cette femme n'avait presque rien dit de la soirée. Ça m'a fait tiquer, bien sûr, cette remarque tardive, juste avant de se séparer. J'ai laissé partir les autres, commandé une autre infusion ; nous sommes retournées dans le salon où le patron venait de couper la télévision. J'ai allumé mon enregistreur, j'étais bien trop lasse à cette heure pour me fier à ma mémoire.

J'ai réécouté la conversation le lendemain matin, avant de prendre le petit déjeuner. Marie-Claude était interne en médecine, en stage prolongé financé par Frontex, un des deux médecins référents du camp. Deux médecins pour trente mille habitants. Elle avait entendu l'histoire d'Issa en bavardant avec ses infirmières. Trois jeunes gens (deux Irakiens et un Erythréen) avaient découvert Issa, allongé nu dans le sable, lors d'une sortie nocturne non-autorisée. Ils se sont occupés de lui, l'ont ramené au camp, logé avec eux dans leur tente. Un réfugié de plus ou de moins... Evidemment, les empreintes d'Issa n'étaient pas référencées dans la base du camp (« Rien de surprenant. Ils sont plusieurs centaines à ne pas être enregistrés proprement ; ils trichent parce qu'ils pensent que ça leur donne plus de chance pour les demandes d'asile. »). Issa était encore faible, en bonne santé, et il n'apparaissait pas sur les photos.

« L’histoire m’amusait et puis je suis curieuse de toutes ces histoires d’Elohim. Sceptique, mais curieuse, alors j’ai suivi Brahim, mon infirmier, jusqu’à cette tente. Les gamins avaient isolé une partie du dortoir pour installer leur nouveau copain ; ils étaient très méfiants, et puis je suis une femme... Bref, j’ai vu le gosse. Il a seize ans, mignon, avec un beau sourire et de grands yeux. J’ai voulu le prendre en photo, ils ont refusé, m’ont pris mon téléphone, ils ont dit qu’ils ne voulaient pas que j’aie une crise cardiaque, comme ce qui est arrivé aux gens à Rio. J’ai protesté, j’ai dû insister pour qu’ils me rendent mon machin et j’ai pris le garçon en photo. Tiens, regarde... »

Sur la photo un coin de tente, des sacs de couchage, deux jeunes hommes en jeans et T-shirt encadrant un espace vide.

« Il était assis là, au milieu de ces deux-là. On ne voit pas le troisième, il est à côté de moi. »

Un espace vide entre deux garçons à la peau mate. J’ai récupéré la photo, zoomé, regardé, zoomé encore, analysé la photo avec des services spécialisés. Aucune trace de retouche. Marie-Claude en avait pris trois, toutes très semblables, toutes présentant la même absence. Cette histoire m’a plu. J’ai décidé de creuser.

*

J’étais plus familière que Marie-Claude avec toutes les histoires tournant autour des Elohim. Je connaissais par cœur les prétentions de la secte d’Aion, les phénomènes mystiques entourant Noïm, le jeune garçon venu des étoiles mis en scène à grand renfort de spots par la secte. Mais aussi les témoignages parvenus des quatre coins du monde disant que Noïm n’était que le premier, qu’il n’était pas le seul. Tout le monde se souvient du buzz que ça avait produit, des T-shirts *I want to believe*, des shows géants dans des stades organisés par les associations de believers. Suite au succès médiatique de Noïm, un paquet d’autres apparitions avaient été mentionnées, je les avais recensées dans une sorte d’exercice journalistique, avec l’idée de construire un gros papier sur l’impact sociologique des croyances. La plupart des histoires étaient des hoax ou des arnaques maladroites, montées de toute pièce pour faire mousser leurs auteurs... Mais après le tri, restaient une dizaine de récits troublants. Des histoires de jeunes gens bizarres, censés pour certains lire dans les pensées, ou bien disparaître parfois subitement de la vue de leurs interlocuteurs pour être retrouvés nus quelques minutes plus tard (le « swap »), ne pas être photographiables, mais être filmables à condition que ce soit du direct... Et puis il y avait eu bien sûr l’incident de Rio... Plus de dix mille accidents cardiaques/épileptiques attestés auprès des

spectateurs qui avaient regardé la retransmission du show de Noïm dans le stade de la Maracanã. Au moins trois cents morts. J'avais failli regarder le *live*, mais le décalage horaire et la fatigue m'en avaient dissuadée au dernier moment.

Edward se moquait de moi, il démontait la mécanique de ces récits en historien, m'expliquait qu'il s'agissait de récits de miracles adaptés à notre époque, avec leur lot d'évangélistes aux versions contradictoires, de buzz à sous-entendus sexuels et d'épiphanies dans des stades géants. Il avait raison.

Je suis quand même devenue une sorte de spécialiste du sujet (en Suisse, du moins), que j'ai couvert pour une demi-douzaine de médias. J'avais pondu du docu multi-channel sous l'angle *Les femmes, Aion, Noïm*, j'y montrais comment ces figures, ces histoires, cette nouvelle foi parlaient particulièrement aux femmes, leur permettant de construire un récit renouvelé du monde faisant d'elles toutes — de nous toutes ? — de nouvelles croyantes du matin de Pâques, porteuses de bonnes nouvelles et d'espoirs.

Je pensais me tenir à une saine distance de tout cela, et m'y connaître mieux que beaucoup. L'histoire de Marie-Claude était un coup de chance, un autre élément de la conspiration du destin qui m'appelait à Araies.

2.

J'AI RENCONTRE Wissam A* deux jours plus tard et l'ai interviewé en anglais. Le soir même j'avais tout retranscrit.

Wissam : c'est plus facile qu'on ne croit, de sortir du camp. Les gardes tunisiens n'en ont rien à faire, on leur rend des petits services et nous on peut aller mener nos affaires. Là on était allés se baigner au lac, un copain devait nous ramener avec sa voiture mais il n'est jamais venu alors nous sommes repartis à pied. On s'y est pris trop tard, la nuit est tombée et on était encore en marche, on n'avait rien à manger ni à boire. On aurait dû faire du feu, mais on craignait de se faire repérer. Les gens n'aiment pas trop nous voir trainer et... il y a eu des histoires. On n'était que trois et on n'est pas trop costauds, on ne veut pas de problèmes. On a cherché un abri, il y avait une maison abandonnée le long de la route, on l'avait repérée à l'aller. On avait soif, faim, froid, on était fatigués (rires) ; Mehdi a tenu à faire sa prière puis on s'est allongés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Je ne sais pas pourquoi on s'est réveillés. C'était... comme une voix qui nous appelait.

On n'a pas eu peur, à aucun moment. On était tous éveillés, on s'est regardés, en silence. Personne n'a prononcé un seul mot. Ce n'était pas une voix comme celle d'un homme, d'une femme, d'un enfant ou d'un animal. C'était une voix sans son, sans mots distincts, pourtant je sais qu'elle nous disait de sortir, de venir. Nous avons quitté l'abri, il faisait froid encore, mais la soif et la faim étaient passées, et nous avons marché, je ne sais pas vous dire combien de temps, jusqu'à arriver au cratère. Je l'ai appelé comme ça tout de suite quand je l'ai vu. Un cercle sur le sol, grand comme... ce salon. Plus grand. Creux, en pente douce vers le centre. Le sol était de pierre lisse et dure et quelqu'un avait marqué le bord avec des pierres rondes. Nous n'avons pas osé nous approcher du centre, là où la surface était noire, comme si quelque chose avait brûlé, sans flammes ni cendres. Nous nous sommes posés là, à même le sol, nous avions froid mais c'était comme si... le froid arrivait à quelqu'un d'autre.

Je crois que nous nous sommes endormis.

C'est difficile à expliquer, de s'endormir ainsi. Quand je raconte ça, ça n'a pas de sens, mais c'est ce qui m'est vraiment arrivé. Nous avons marché en somnambules, suivi une voix et sommes venus nous endormir dans ce cercle étrange, au milieu de rien, au milieu des cailloux. Nous étions trois, et après nous nous sommes retrouvés à quatre.

Je ne sais pas si j'ai dormi vraiment. Après le sommeil, on ne se souvient de rien, non ? Je me souviens de lumières. Comme un gaz sortant du sol, ou bien descendant du ciel et formant... une sorte de grande forme lumineuse. Un ange. Un ange serré dans ses ailes, comme ça, en forme d'amande. J'avais froid. Je ne pouvais rien dire ni rien penser.

Après, c'était l'aube. J'avais très froid, très faim, et lui était là, au milieu de nous. Nu, sans chaussures ni rien.

J'ai pensé tout de suite qu'il était arrivé pendant notre sommeil. Mais nu, comme ça ? Alors qu'on était à dix kilomètres au moins de n'importe quelle maison ? Il dormait là, sur la pierre noire, au centre du cratère. Je ne saurais vous dire comment mais... il avait l'air... neuf. La peau bien jolie, lisse comme celle d'un bébé. Les pieds... sans marque... pas comme s'il avait marché des kilomètres et des kilomètres. Je ne sais pas vous dire. Il était là.

Quand il a ouvert les yeux, il nous a dit qu'il s'appelait Issa. Issa comment ? Issa tout court, comme le prophète, que Dieu me pardonne.

On a partagé nos vêtements comme on a pu avec lui et on est retournés à la route. Là, un camion nous a pris en stop et nous a ramenés au camp. On avait faim ! Tellement faim !

3.

APRES WISSAM, j'ai eu envie de rencontrer les autres, et bien sûr de voir Issa lui-même, mais je n'arrivais pas à obtenir les autorisations administratives pour accéder au camp. J'avais le soutien de Gertrud, des mails reçus de différentes autorités, mais on m'opposait toutes sortes de « procédures » dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, liées, me disait-on, à ma nationalité suisse et aux difficultés causées par la crise en cours autour de la libre circulation des personnes dans l'espace européen. En vérité, ni Frontex ni les autorités tunisiennes ne voulaient de journalistes indépendants à l'intérieur des murs. Je me suis donc retrouvée à tenter de comprendre l'intérieur de la boîte à partir de ce qui en sortait... Visiteurs, médecins, réfugiés travaillant pour l'entreprise minière. Je disposais de récits, de photos, de quelques vidéos, mais d'aucune expérience directe. Le travail pour mettre en forme cette matière éparse m'absorbait du matin au soir. Edward et les enfants me manquaient terriblement.

Les locaux de Sofar étaient tout petits : une salle aux murs décrépités dans une longue structure de béton pompeusement baptisée *zone industrielle de développement*. Dans la salle, une vingtaine d'écrans panoramiques, six casques VR, un tableau interactif souple. Une société de vigiles était payée par l'association pour veiller en permanence sur le matériel. Je m'étais installée tout au fond de la salle pendant que Stefan, le professeur, préparait son cours depuis l'estrade. Il était très tôt, sept heures du matin, la salle de cours était le meilleur endroit pour bosser parce qu'elle disposait d'un réseau stable et rapide. Je songeais à profiter de ça pour appeler à la maison avant le grand départ des filles pour l'école (pour leur faire une surprise) quand quatre garçons sont entrés timidement. Tous avaient moins de vingt ans.

J'ai tout de suite reconnu Wissam, le grand mince que j'avais interviewé deux jours plus tôt.

« On nous a dit au camp de venir plus tôt... Qu'il y avait une dame qui voulait nous *examiner*. Je savais que c'était vous. Je veux dire, monsieur Benamar vous a décrite et j'ai su que c'était de vous qu'il parlait. Je vois qu'il vous prend pour un médecin. »

On a ri tous les deux de la confusion, je les ai invités tous les quatre à s'asseoir avec moi. Stefan, très aimable, a interrompu son travail pour nous procurer du thé et une sorte de petit déjeuner. J'étais très excitée, les ai dévisagés un par un en tentant de les faire coller avec le récit que j'avais retranscrit. Le petit taiseux qui ne parlait pas anglais devait être Mehdi. L'Erythréen efflanqué au regard doux, Joseph. Et le dernier, bien sûr, Issa. J'ai sorti l'enregistreur, je me suis présentée, très pro. Valentine Ziegler, journaliste, venue de Suisse...

J'essayais de ne m'attendre à rien, de laisser mes préjugés sur le pas de la porte, mais Issa me troublait. Voici ce que j'ai noté à son sujet, quelques heures après notre rencontre : *Jeune garçon, de seize à vingt ans, type moyen-oriental. Petit, maigre, visage clair, grands yeux ouverts, un beau sourire aux dents blanches. Dégage une impression de grande délicatesse, de sensibilité exacerbée. Paume légère et tiède quand il me serre la main. Porte la longue robe islamique traditionnelle, la jubba, quand ses copains sont en vêtements occidentaux.*

Je leur ai fait répéter leur histoire. Wissam parlait presque tout le temps, Joseph ajoutait quelques commentaires pertinents (celui-là était le plus âgé et le plus mûr), Mehdi était mal à l'aise, la présence de femmes occidentales non voilées le dérangeait. Et Issa ne disait rien, répondait aux questions avec une sorte de retenue pudique alors qu'il parlait aussi bien anglais que Wissam. Il me regardait. Il regardait la salle, les écrans, les appareils, le tableau interactif rayé, le paquet de biscuits que Stefan avait posé entre nous, comme si tout était à la fois nouveau et merveilleux.

Je l'ai aimé tout de suite. C'est difficile d'écrire cela sans tomber dans un travers ou dans l'autre... Ça n'avait rien de réfléchi, rien de raisonnable, ça a été une sorte de coup de foudre relationnel, un flash contre lequel je ne pouvais rien. J'ai demandé : « Et toi, Issa, comment raconterais-tu cette histoire ? »

Il m'a souri, je lui souriais en retour. Il n'était pas vraiment beau, avec sa trop grosse tête perchée en haut d'un cou trop maigre. Je ne l'aimais pas comme j'aime Edward ou comme j'aime les filles, c'était encore autre chose. Je lui voulais du bien de manière illimitée et j'avais le sentiment que c'était réciproque.

« Et toi, Issa... »

Il tardait à me répondre et laissait planer un silence enchanté. Puis il a dit doucement : « J'étais loin. J'avais froid. J'étais seul. Je les ai vus venir, tous les trois.

– Est-ce toi qui les a appelés ?

– Peut-être... Je n'avais pas de voix, mais je voulais qu'ils viennent. Ils sont venus, loué soit Dieu, et je suis venu vers eux, merci à leur patience et à leur douceur. Mes amis. »

Wissam et Joseph étaient troublés par l'étalage de sentiments intimes. Mehdi dévorait des yeux le visage d'Issa, comme s'il tentait d'y lire une révélation. Le charme magique du garçon n'agissait pas que sur moi. J'ai demandé encore : « D'où viens-tu ? Où es-tu né ?

– Je suis né à Al Moussel, dans la province de Ninive. Je suis né à Falloujah. Et à Massaoua. Je suis né ici, à Araies. »

J'ai compris plus tard : Al Moussel, c'était le lieu de naissance de Wissam. Falloujah, celui de Mehdi. Joseph venait de Massaoua.

Il a ri « C'est une question difficile.

– Tes réponses sont difficiles aussi. D'où viens-tu ?

– L'endroit d'où je viens n'a pas de nom que tu puisses prononcer.

– Essaie, s'il te plaît.

– Je n'avais pas de bouche, comment pourrais-je le dire ? Et à chaque heure, j'oublie un peu plus. Je n'arrive même pas à me rendre compte vraiment...

– Tu étais sous terre ? Dans le ciel ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas comment te dire cela. Ce n'est pas facile d'y penser, je n'y arrive pas, je ne parviens pas à dessiner cela avec mes paroles. Je pense que ça s'en va, que plus le temps passe depuis ma naissance, moins j'en sais. Pardon, je ne me moque pas de toi, tu cherches des réponses à tes questions pour pouvoir me croire, et moi je ne pourrai rien te dire que des bêtises. »

Il a ri encore, comme si cette conversation entière n'avait pas de sens. J'ai posé d'autres questions mais ce que je disais ne comptait pas, j'essayais de le cerner, de le saisir mais lui m'échappait. Il était assis là, léger et joyeux, devant son gobelet plein de thé très noir qui refroidissait, faisant rayonner son sourire alentour.

« Je peux te prendre en photo ?

– Si tu veux. »

Il se tenait assis entre ses copains. J'ai pris mon appareil, les ai cadrés, ai capturé l'image. Trois potes autour d'un quatrième. J'ai pris une demi-douzaine de clichés, puis j'ai cliqué tout de suite sur le bouton de défilement. On disait que les Elohim s'effaçaient au bout d'une dizaine de secondes. On disait plein de choses. Je fixais le sourire d'Issa sur le petit écran de mon appareil.

Au bout de trente secondes, il était toujours là. Qu'est-ce que ça prouvait ? Plus tard, j'ai vu que mon enregistreur n'avait rien enregistré, j'avais oublié de l'activer. Je n'avais pas sa voix, juste ma mémoire. Qu'est-ce que ça prouvait ?

Le cours de programmation commençait à huit heures, Issa y participait, Stefan l'avait accepté même s'il n'était pas officiellement inscrit. Issa savait programmer, comme Wissam. Issa parlait anglais, comme Wissam. Je savais que les Elohim collectionnaient les souvenirs et les talents de ceux qui les voyaient apparaître. Ceux qui les voyaient *se manifester*, comme disent les disciples d'Aion. Issa avait le même sourire que Joseph, la même retenue charmante. Et que partageait-il avec Mehdi ? Difficile à dire.

Je suis restée au fond de la salle, bercée par la voix de Stefan. J'écrivais des brouillons d'articles, j'envoyais des messages d'amour à Edward, aux filles ; j'étais bouleversée sans pouvoir me l'expliquer.

À la fin du cours, je me suis levée comme une groupie amoureuse et j'ai intercepté Issa juste avant qu'il ne quitte la salle.

« Que veux-tu faire, maintenant ?

– Vivre. Juste vivre. »

Et je l'ai regardé s'entasser avec les autres dans le bus qui les ramenait au camp.

4.

J'ai publié *Un Elohim au camp Frontex d'Araies ?* sur mon propre flux ; Edward s'est chargé de donner à l'article un peu de visibilité sociale.

Mille mots, quelques photos. Pour l'écrire, j'ai rencontré d'autres témoins, je n'ai pas caché que je n'avais pu pénétrer à l'intérieur du camp. J'ai essayé de rapporter ce que l'histoire avait d'improbable, de mystérieux et d'enchanteur. J'ai appris que Wissam et ses copains craignaient une condamnation par les autorités religieuses de la ville, mais rien de tel ne s'était produit. Une partie de mes contacts du camp n'avaient jamais entendu parler du garçon, d'autres connaissaient un peu l'histoire, me disaient qu'il recevait des visites intriguées et respectueuses. *Il lit au-delà des mots, il voit dans les cœurs. Il prononce des paroles de sagesse. Il est éclairé par Dieu.* On disait qu'il était protégé par le fameux cheikh Saïf Al Islam autour de qui gravitaient plusieurs dizaines de familles et dont le rôle, vu de l'extérieur, était difficile à comprendre.

J'avais adopté l'angle sociologique et neutre de mes premiers travaux sur les Elohim, un regard détaché assorti d'une curiosité bienveillante. Et si tout ça était vrai ? Et si tout ça était advenu ici, dans ce coin poussiéreux du monde, dans cet endroit terrible ?

L'article a eu un impact limité durant sa semaine de parution, mais il a été régulièrement repris par la suite, avant d'exploser et de devenir le plus cité et le plus déformé de tous mes papiers.

5.

Boris Derivaz est arrivé en Tunisie douze jours après moi. Son secrétaire m'a contactée juste après leur atterrissage.

« Mademoiselle Ziegler ? Monsieur l'ambassadeur aimerait, dans le cadre de son mandat, visiter le camp d'Araies. Souhaitez-vous l'accompagner ? »

Je suis restée sans voix. Je n'étais pas *sz* connue, et mes papiers me situaient clairement à gauche, très loin du profil agrarien et populiste d'un homme comme Derivaz. Je me suis demandée à toute allure ce que je pouvais faire d'une telle occasion.

« Bien sûr ! Volontiers ! Etes vous sûrs que M. Derivaz pourra pénétrer dans le camp ?

– Le droit de visite est prévu dans les accords bilatéraux de coopération en matière d'asile que la confédération a conclus avec l'Union Européenne. La visite durera environ deux heures, elle comprendra une rencontre avec les autorités du camp et une séquence de parcours libre. Par ailleurs, monsieur l'ambassadeur aimerait rencontrer le jeune homme dont vous avez raconté l'histoire dans votre article. »

Ça, je ne m'y attendais pas non plus, mais j'ai compris tout de suite que c'était là une des raisons principales de son appel. J'ai accepté, après avoir négocié le droit de pouvoir écrire ce que je voulais au sujet de cette visite. Ça ne les a pas dérangés.

6.

M. Boris Derivaz était une personne bien plus riche et intéressante en privé que devant les caméras. Petit, silhouette un peu forte, mais élégance impeccable, s'exprimant dans un français raffiné, bien loin de la figure de benêt un peu vulgaire qu'il s'efforçait de construire pour les campagnes électorales. Il m'a jaugée d'un regard, acceptée d'un hochement de tête.

La présence du numéro deux du secrétariat fédéral aux migrations a été un sésame miraculeux, abolissant d'un coup toutes les chicanes élevées par les administrations européennes et tunisiennes. Pour la première fois de ma vie, j'étais heureuse d'accompagner un politicien de droite.

Nous sommes arrivés au camp à bord de la voiture blindée et climatisée prêtée à l'Excellence suisse par la présidence tunisienne. Un badge, deux questions et les gardes nous ont laissé pénétrer à l'intérieur de l'enceinte de barbelés. L'endroit était immense, une ville de tentes de plastique gris et blanc aux parois constellées de sable et de poussière. Au centre, un assemblage de préfabriqués de chantier (le centre administratif), un château d'eau, une tour télécom, le drapeau bleu de l'Union Européenne. La voiture roulait avec une lenteur solennelle, des dizaines de visages bruns, épuisés, apparaissaient sur les bords de la route. Des saluts, des sourires... La plupart, hagards, se contentaient toutefois de regarder passer le lent véhicule avec les yeux vides et fatigués de ceux qui n'osent plus espérer.

« Joli camp de vacances que nous leur offrons là, mademoiselle Ziegler. »

Nous venions de passer près d'une aire de jeux rouillée où s'amusaient une trentaine de gamins et d'où j'aurais tenu les filles éloignées à tout prix par peur de l'accident et du tétanos. Derivaz était-il sérieux ou ironique ? J'étais la seule journaliste auprès de lui dans ce déplacement, et le bonhomme n'avait pas la réputation d'être un dragueur pénible. Son secrétaire, un jeune gars mignon assis en face de moi, m'a souri comme pour me rassurer.

On est sortis de la voiture, j'ai pris Derivaz en photo sur fond de tentes blanches (hors de question toutefois de lui servir la soupe pour sa communication !), assisté à l'entretien de monsieur l'ambassadeur avec le directeur du centre, avec Gertrud et quelques autres personnalités locales (toutes européennes...). Questions brèves, générales ; Derivaz avait déjà vu ce genre de camp, il était blasé, ce n'était pas mon cas, je ne cessais de prendre des notes et des images...

« Amenez-moi jusqu'au garçon, maintenant. »

Bien sûr, je ne connaissais rien de l'organisation interne des lieux, mais j'avais aperçu Joseph dans la foule. Aucun problème pour se faire guider par le grand jeune homme, et à la surprise (et désapprobation) des autorités du camp, l'Excellence en costume bien coupé est partie faire un tour entre les tentes, souriant aimablement aux femmes et aux enfants, aussi naturel ici que s'il arpentait les allées du Comptoir suisse.

Je suis entrée en premier dans la grande tente-dortoir comme si j'avais su dès le début où elle se trouvait, et de fait j'ai tracé mon chemin jusqu'au coin isolé du reste par des tentures bricolées. Issa se reposait là, un peu pâle, la figure triste. J'ai reconnu le décor photographié par Marie-Claude, et j'ai annoncé la visite de l'ambassadeur.

« Pour moi ? »

– Pour toi. Il vient te voir à cause de l'article que j'ai écrit sur toi. »

Laissant son escorte derrière lui, Derivaz a traversé la tente seul et nous a rejoints. Il s'est planté devant Issa, n'a rien dit, se contentant de ramener sa main droite sur sa poitrine, auriculaire et annulaire pliés, les autres doigts dressés, le *sign of three* de ceux d'Aion ! J'ai à peine eu le temps de le voir, c'était à l'époque un des secrets les mieux gardés de la secte, même si les choses ont changé depuis.

Issa est resté comme indifférent, et j'ai senti la déception chez Derivaz. Enfin, lentement, mon ami a levé la main gauche en miroir, trois doigts repliés, index et majeur liés.

Derivaz a souri :

« Dites-lui qu'il faut que nous parlions, lui et moi. »

– Vous pouvez parler ici...

– Invitons-le plutôt à l'hôtel. Qu'il vienne avec nous dans la voiture, nous avons de la place. »

Et voici comment, d'un simple échange de signes de doigts, comme un jeu d'enfants dans une cour de récréation, nous sommes arrivés à un des épisodes les plus étranges de cette histoire. Avec moi en qualité de témoin majeur.

7.

Nous avons emmené Issa, ce qui n'a posé aucun problème. Nous avons aussi emmené Wissam, Joseph et Mehdi, car Issa ne voulait pas se séparer d'eux, et ainsi nous nous sommes tous retrouvés tassés dans la limousine. Moi, à l'avant, à côté du chauffeur qui me considérait avec agacement comme si j'étais responsable de tout, et à l'arrière, serrés sur les deux banquettes en vis à vis, un diplomate suisse, trois réfugiés et un garçon au regard étrange.

Un dîner avait été organisé dans la salle du restaurant de l'Hôtel des Mines auquel étaient invités le maire de la ville, le directeur de la compagnie minière et les principaux responsables du camp. Wissam et ses copains se tenaient là, dans la salle un peu trop décorée où des serveurs vaguement hostiles installaient tables, lampes douces et bougies. Nous étions en avance, Issa était monté dans la chambre de Derivaz qui avait refusé que je les suive et j'étais supposée m'occuper des trois autres. Je leur avais fait servir à boire, avais tenté d'échanger quelques mots mais l'incongruité de la situation les avait refermés tous autant qu'ils étaient. Ils ne voulaient pas de moi alors je les ai laissés tranquilles. Serais-je restée avec eux, les choses auraient-elles été différentes ?

Gertrud est arrivée, j'essayais de garder mon calme, de mener une conversation normale mais j'étais à la fois nerveuse et joyeuse. Derivaz en discussion avec un réfugié sorti d'on ne savait où ! Derivaz en connaisseur des secrets d'Aion ! Trois bonshommes en jeans poussiéreux invités au repas de notables d'Araies ! Gertrud a ri de tout ça avec moi, m'a fait un peu redescendre sur terre. Derivaz était un familier de la directrice de l'EPFZ, tout retour positif qu'il pouvait avoir sur Sofar était bon à prendre ; ce qu'il dirait pourrait influencer les positions suisses et la précieuse participation de la Confédération à Frontex.

Le soir est venu, j'avais perdu mes nouveaux amis de vue. Des hommes en costumes sérieux sont arrivés accompagnés de leurs épouses. J'ai pensé au dernier moment à aller me changer et me recoiffer ; le temps de remonter à ma chambre et de redescendre, la salle s'était remplie, les

34.

Nous avons eu de la chance. Nous étions au moins quinze sur un tout petit bateau avec un tout petit moteur. Le temps n'était ni très bon, ni très mauvais... La femme qui avait tout arrangé disait que par temps trop clair, les radars de Frontex nous repéreraient avant que nous ayons pu atteindre la côte sicilienne. Nous devions aborder près de Marsala. J'avais peur, pour moi, pour les autres, pour Issa qui était malade avant même d'embarquer. On nous a sortis d'un camion en pleine nuit, on a dû courir sur la plage pour trouver le bateau. Il était si petit que nous ne pouvions le voir ! Là il a fallu payer, payer encore. Nous avons vérifié l'essence, je l'ai même goûtée, crois-moi ! Un type m'a cogné parce que j'avais fait ça, mais j'avais entendu tant d'histoires terribles... Le bateau était si petit, nous ne pouvions rien prendre avec nous, c'était à peine si nous parvenions à nous entasser. Nous étions tous les quatre à l'avant, Issa, Mehdi, Joseph et moi, mauvais calcul, nous avons mangé toutes les vagues...

Je ne veux pas tout te raconter parce ce que ce serait pénible, mais voilà : nous nous sommes perdus. Personne ne savait naviguer, nous devions nous orienter grâce au soleil et surtout grâce aux GPS de nos téléphones, mais ces derniers ne marchaient plus à cause des brouilleurs dont personne ne nous avait parlé. Quant au soleil... Il s'est levé derrière des nuages gris et le vent soufflait de plus en plus fort, on voyait les vagues se creuser, monter et descendre. Nous avions assez d'essence, paraît-il, pour cent cinquante kilomètres et ils ne nous avaient pas menti, le moteur était vieux mais il tournait... Mais qu'est-ce que cent cinquante kilomètres quand tu ne sais pas où tu vas ?

Nous étions sur la mer et je ne connais rien de plus terrifiant que ça : serré contre des gens affolés, sur un bout de plastique, avec juste le ciel au-dessus de toi et l'eau en dessous, un bidon d'essence et un bidon d'eau. Personne n'a poussé personne. Personne n'a été cruel. Ce n'était pas nécessaire pour que l'effarement nous saisisse. Ceux qui craignaient Dieu priaient, les autres se réfugiaient dans leurs pensées et regardaient le monde le visage vide. Nous avons décidé d'avancer, dans la direction qui nous

paraissait être la bonne, mais rien ne venait ni n'apparaissait, aucune terre, aucun navire, juste la mer immense et vide, et les vagues, de plus en plus profondes, qui semblaient nous dérouter sans cesse.

Issa avait de la fièvre, les yeux brûlants, les lèvres sèches. Il nous parlait, il parlait tout le temps, c'était épuisant pour lui comme pour nous. Il ne cessait de demander où nous nous trouvions. Issa est un magicien de la parole, il voulait forcer notre salut. Ses mots à lui avaient un pouvoir que ni les tiens ni les miens n'auront jamais. Il a dit de nombreuses choses dont je ne me souviens pas, c'étaient des mots d'espoir répétés et répétés encore comme ceux que nous disent les parents quand nous avons peur. Mais je me souviens d'une chose particulière et c'est pour cette chose que je te raconte tout ceci. Je n'aime pas me souvenir de ce voyage, mais de cela je peux me souvenir.

Issa disait :

Nous allons vers la lumière, là où nous allons tout est blanc, si blanc que nos yeux pourraient brûler. Nous sommes dans un château dans la neige, nos fenêtres de cristal laissent passer la lumière, le sol est doux sous nos pas, rien ne blesse ni ne coupe, nous flottons ensemble en cercle, nous sommes nus mais nous n'avons pas froid. Je vois vos visages dans la vapeur illuminée de blanc...

Maintenant nous portons des vêtements infiniment doux, nous dormons dans des lits blancs comme des nids, nous mangeons à une table illuminée de chandelles. Nous sommes des princes sans arrogance, ici on nous traite avec bonté et tout ce que nous recevons nous le redonnerons à notre tour.

Je crois que je vole.

Nous sommes dans un château cerné de neige, nous flottons ensemble, nous n'avons plus froid, la lumière est si belle, je suis ébloui mais je n'ai pas peur, nous y montons ensemble, tout près du ciel, juste sous le ciel, nous sommes juste sous le ciel.

Nous sommes ensemble, nous sommes entourés de bonté.

Ce que je vous dis n'est pas maintenant, je vois l'endroit où nous allons, tous ensemble. Nous y serons ensemble, je vous le promets.

Moi, je croyais qu'il parlait du paradis.